

SARTRE AU CONGO

En juillet 1996, l'université de Brazzaville organisait un colloque sur le thème « Sartre, et après ?¹ ». Réunis à Bayardelle, dans l'enceinte de la Faculté des lettres et sciences humaines, des universitaires congolais des diverses disciplines académiques intéressées — philosophes, littéraires, historiens, linguistes, sémioticiens... — ont ainsi disserté et débattu, toujours sagement, sur les divers aspects de l'œuvre de Sartre. Livres en main et citations à l'appui, ils se sont penchés sur ses textes canoniques pour les ausculter, les disséquer, les encenser ou même les critiquer selon les règles du discours en vigueur dans l'Université

1. Une première version de ce texte y avait été présentée. Au moment de le clore ici, au Cameroun, je ne puis m'empêcher de mettre à profit ce décalage temporel et spatial pour en vérifier la pertinence au regard de la situation de Sartre dans cet autre pays d'Afrique centrale. D'autant que la disparition récente de Mongo Béti invite à cette rapide étude contrastive. En effet, dans les hommages nécrologiques que les « longs crayons » du pays (où l'on désigne ainsi les grands intellectuels) viennent de rendre à ce grand classique de la littérature camerounaise et africaine, la figure tutélaire de Sartre revient avec insistance. Mais le Sartre qui est ainsi constamment cité et convoqué à titre de garant, c'est l'intellectuel engagé, le militant anticolonialiste ; c'est dans la seule ligne — droite, pure, propre — du combat tiers-mondiste qu'est tout naturellement situé l'auteur de *Main basse sur le Cameroun*. Pour résumer grossièrement la différence d'appropriation, disons que si, là, on a congolisé Sartre, ici, en sens contraire, Mongo Béti est... sartrisé. Autrement (et vite) dit, on serait tantôt (au Congo) sous le régime de l'imaginaire, tantôt (au Cameroun) sous celui du symbolique.

de l'universel humanisme, qu'elle soit française, francophone, congolaise... Bref, rien de ce qui est sartrien ne leur a paru étranger. Et rien d'étranger non plus n'est venu noircir la figure lumineuse du grand auteur, d'*Orphée noir* notamment. Pas de quoi, donc, faire se retourner l'Intellectuel dans son Tombeau.

Pendant il est au Congo un autre Sartre. Soumis à un mode d'existence moins académique, vivant une vie ordinaire, populaire hors des murs de l'Université, il circule dans la rue (et sa rumeur), au hasard des trouvailles dans les « librairies par terre », au détour des conversations et des bribes de souvenirs de lycées... C'est de ce « Sartre » de l'ombre, informel et méconnu, que l'on voudrait juste esquisser ici certains traits, forcément partiels et partiels, voire caricaturaux. Car en tant que phénomène anthropologique seulement lisible *en creux*, on ne saurait le saisir qu'au travers du palimpseste culturel congolais : par les empreintes fugitives qu'il a laissées dans le système imaginaire dans lequel il est immergé.

Les traces qui permettent de le *localiser* de façon à peu près explicite reviennent avec une obstination unanime sur le lieu du drame primitif : *Les Mains sales*. Devenues en effet lieu commun, aisément connectables sur l'actualité, ces fameuses mains (de) Sartre resurgissent dans le discours journalistique à propos des sales affaires de la politique locale ; mais elles trempent aussi bien dans la ténébreuse affaire de l'économie mondiale (le pétrole en l'occurrence), touchant ainsi, localement, le nerf des guerres civiles congolaises, ainsi que Sartre paraît le prophétiser dans le scénario de *L'Engrenage*. Si bien qu'on se demande pourquoi cette très congolaise version des *Mains sales* ne se trouve pas encore au programme de l'apprenti citoyen congolais...

D'autres traces mènent à Sony Labou Tansi, l'enfant terrible des lettres congolaises. En lisant (*Le Diable et le bon Dieu*), en écrivant (*Pétrole Quinze*, *L'Etat honteux*, mais aussi sa correspondance), le jeune écrivain cherche sa voie — déjà toute tracée entre engagement d'intellectuel et dires de prophète. Sur cette voie étroite et sinueuse, il ne peut s'empêcher de rencontrer Sartre, lequel lui servira sans doute, au mieux, de (discret) compagnon de route, au pire de (contre) modèle : à ne pas suivre... Quoi qu'il en soit, on ne saurait parler ici de source, encore moins d'influence. Car Sony Labou Tansi a par avance coupé l'herbe sous les pieds des récupérateurs d'origines plus ou

moins authentiques : « A tous ceux-là qui croient qu'ils m'ont influencé, je dirai : d'accord, vous m'avez influencé, mais je suis allé plus loin que vous, j'ai sauté plus haut que vous, accusez-moi de cela, pas d'autre chose — autrement soyez fiers de m'avoir engendré : c'est votre droit, après tout. » On verra donc à quelle hauteur (de vue) il a fait bondir son écriture, bien loin du Père Sartre et de ces mouches d'intellectuels tournant autour de ce misérable « pain quotidien » — accompagné seulement de son formidable « troupeau de sauterelles » et de son rire apocalyptique.

MANIPULATIONS DE MAINS SALES

Oui, encore *Les Mains sales*. Puisqu'il doit être question de Sartre, parlons de ses mains sales, cinquante ans après. Mais il y aurait à dire aussi sur « la politique du ventre », ou encore sur les fameuses « mentalités » dont tout le monde s'accorde à dire qu'il faut les changer, tout comme les mains sales doivent être lavées — en famille, à l'Eglise ou devant les juges, peu importe, du moment qu'il s'agit bien de l'opération « mains propres ». Cette expression venue d'Italie, reprise en chœur par les médias, semble consacrer l'expression sartrienne. La fiction littéraire est devenue réalité judiciaire. Mais ce succès ne repose-t-il pas sur un malentendu ? La *success story* de la formule sartrienne ne met-elle pas hors champ un cadavre qu'on voudrait oublier, celui de l'intellectuel ?

Car il est des formules à ce point baladeuses et populaires qu'on ne sait plus trop quelle en est l'origine, ni même ce qu'elles veulent dire, une fois réemployées hors de leur texte, de leur contexte historique. Bonnes à tout faire, comme un proverbe ou une maxime qui peut se glisser dans n'importe quel sophisme. « Les mains sales » n'est plus un titre, n'est plus de Sartre, c'est tout juste une référence qui fonctionne comme un argument d'autorité, qui s'applique d'autorité à n'importe quelle situation historique. Après tout, c'est une belle victoire posthume pour Sartre et sa littérature engagée, que de voir opérer encore dans l'Histoire certaines de ses formules. A ce titre, « les mains sales » est une expression engagée. Tout du moins au Congo, où elle a connu naguère — au début des années 1990 — un grand succès

parmi les journalistes, dans les commentaires plus ou moins satiriques qu'ils faisaient de la vie politique du pays.

Mais il faudrait d'abord mettre cette expression sartrienne en « situation » congolaise, dans le contexte de l'histoire du Congo Brazzaville, ne serait-ce que pour remarquer que les hommes de ce petit pays d'Afrique centrale, qui, vu d'ici, aurait peut-être tendance à se perdre dans l'indistinct cœur des ténèbres, n'ont certes pas attendu qu'on parle de mondialisation pour se représenter comme partie prenante et intégrante du monde des hommes, pour se sentir eux-mêmes particulièrement « poreux à tous les souffles du monde » (selon la formule de Césaire dont la négritude d'ailleurs leur agréée sans doute plus que celle de Senghor). Comme symptômes de cette mondialisation qui ne dit pas son nom, on pourrait citer pêle-mêle des phénomènes historiques et sociaux en apparence très divers et même contradictoires mais en interaction constante dans les représentations partagées des Congolais : les contacts précoces (dès l'année de la découverte de l'Amérique) du Royaume du Congo avec les Portugais, la christianisation, voire la catholicisation des populations, Kimpa Vita ou la Jeanne d'Arc du Congo, Brazzaville capitale de la France Libre pendant la Deuxième Guerre mondiale, les messianismes et prophétismes congolais, la supposée origine juive du peuple Kongo, l'invention de la rumba comme danse de couple, la SAPE de Paris à Baongo (ou l'inverse), la marxisation forcée du langage durant le monopartisme rouge², la « phratrie » des écrivains congolais dont l'un se disait même « congaulois », etc. A cette liste hétéroclite, il faudrait ajouter par anticipation les mots et noms plus ou moins *propres* (mais justement...) charriés par la rumeur dans le sillage des guerres (in)civiles : le quartier de Baongo que son journal attiré, *La Rue meurt*, rebaptise « Sarayevo » ; des miliciens qui se bricolent des noms « vus à la télé », Ninja, Cobra, Zoulou ; des victimes qui se disent l'avoir été du fait de « génocidaires », par génocide donc, puisqu'on

2. « Il y avait une telle pauvreté dans le langage qu'on devait se déclarer l'amour en passant par Marx ! » (Sony Labou Tansi). Mais on pouvait aussi enrichir le langage en le détournant de son abus proprement politique vers un usage *impropre*, comme dans l'exemple fameux de ces « grandes masses populaires » qui ont fini par désigner, en privé et dans la rue, une partie particulièrement charnue de l'anatomie féminine.

ne peut nier qu'ici aussi *on tue des gens* : l'étymon est en effet incontestable.

Mais revenons au contexte immédiat de l'appropriation des mains sales par le discours politique congolais. Celui-ci, encore une fois, parut emprunter le cours de l'Histoire mondiale — mais un emprunt de circonstance bien sûr, pour un rendu local. Entrèrent donc en résonance des bruits venus d'ailleurs, notamment de deux villes : Berlin et La Baule. Ces deux bruits, la chute du Mur et le discours de Mitterrand trouvèrent un grand écho à Brazzaville où ils furent vite transposés dans la situation : la démocratisation — ou plutôt son pseudo-local : la « transition » — était en marche. A la Conférence nationale souveraine (laquelle, notons-le au passage, s'est achevée par la très solennelle et très ambiguë cérémonie de « lavement des mains »), la classe politique lavait son linge sale mais pas seulement en famille. Dans la rue aussi, les journaux se multipliaient, plus ou moins éphémères, plus ou moins satiriques ; ils s'affichaient à la devanture des kiosques pour un attroupement de lecteurs pratiquant une lecture braconnage : c'est « le Parlement debout ». Bref, c'était la belle époque de la politique *par le bas* : les langues étaient déliées, les plumes affûtées — avant les armes, comme elles... Mais n'anticipons pas.

Entre 1991 et 1993, j'ai ainsi pu relever pas moins de quatre références directes aux *Mains sales* de Sartre. Citons dans l'ordre chronologique de parution :

— « Les mains sales à la congolaise » (*Madukutskele*, n° 4, avril 1991) ;

— « Le coût des “mains sales” congolaises » (*Le Vagabond*, n° 2, mars 1993) ;

— Le coût des « mains sales » (Editorial de *La Boussole*, n° 1, mars-avril 1993) ;

— Enfin, dans *La Fourchette* (n° 1, octobre 1993) et sous le titre « Crime politique ou passionnel chez Bokilo³ ? », le journaliste détective recourt à Sartre pour tenter d'élucider l'énigme :

3. Le domicile de cet homme politique en vue avait fait l'objet d'une attaque à main armée qui s'était soldée, si mes souvenirs sont bons, par deux morts, l'épouse et le gardien.

« La Fourchette se propose d'apprécier les faits en tirant les parallèles avec *Les Mains sales* de Jean-Paul Sartre. »

Cette énumération est assez significative, compte tenu du fait que d'une part il ne s'agit que d'un sondage qui ne prétend pas à l'exhaustivité, et d'autre part qu'on ne peut guère imputer cette série à la sartromanie d'un journaliste ou d'un journal, puisque notre corpus est constitué de quatre journaux différents. Il y a donc là un faisceau d'indices qui renvoient à une culture commune et bien partagée.

De ce syndrome de Sartre, l'explication la plus simple consisterait sans doute à dire que cette culture est d'origine scolaire, que nos journalistes ont été de bons élèves qui ont si bien lu les œuvres au programme des lycées qu'ils les réservent et les réécrivent à l'intention de leurs lecteurs lesquels, à n'en pas douter, les ont lues eux aussi. Sans doute. Pourtant on ne peut s'empêcher d'aller plus loin que cette explication un peu courte, de se demander pourquoi *Les Mains sales* ont été inscrites au programme et pourquoi c'est cette œuvre de Sartre précisément qui reste quand on a tout oublié du lycée. S'il fallait vraiment un alibi littéraire, les ruses d'un trickster africain comme Wangrin, par exemple, incontestablement plus en situation que Hugo ou Hoederer, auraient pu se plier au contexte politique du moment. Or on constate que le roman d'Amadou Hampaté Bâ, *L'Etrange Destin de Wangrin*, qui est pourtant lui aussi au programme des lycées congolais, ne fait pas recette comme la pièce de Jean-Paul Sartre. C'est donc qu'il y a bien dans *Les Mains sales* quelque chose d'assez universel et en même temps d'assez particulier qui permet à cette histoire de servir de modèle interprétatif pour éclairer la politique au quotidien.

Ainsi défini, ce « quelque chose » a tout l'air d'un mythe. Et tout de suite on songe aux mythes fondateurs de notre modernité : Hugo tuant Hoederer, c'est le parricide d'Œdipe ; Hoederer touchant à Jessica, c'est une sorte d'inceste ; Hoederer s'accouplant de façon à la fois réaliste et monstrueuse avec la Nation maternelle et bourgeoise, c'est la scène primitive... Mais n'allons pas trop vite ni trop loin, et, pour cerner la spécificité de ce « quelque chose », revenons à la lecture des *Mains sales* au Congo dont nous avons cité quatre spécimens.

Deux d'entre eux — Le coût « des mains sales » et « Les mains sales à la congolaise » — se contentent de mentionner

l'intertexte sartrien dans le titre, sous forme d'accroche, comme pour redonner à *l'auteur* sa fonction originaires : une garantie (littéraire et philosophique) de sérieux qui rejaillit sur l'article et le journal — l'équivalent en quelque sorte de la *griffe* dans le monde de la SAPE. La pièce de théâtre est seulement une pièce à conviction versée au dossier ; sa fonction se limite à donner le ton, à fournir le thème de départ sur lequel la politique locale va ensuite broder quelques motifs supplémentaires. Sans la sauce congolaise qui l'accompagne, le plat serait sans saveur ni odeur. Cependant l'ingrédient « Sartre » est indispensable ; il réfère à la croyance partagée dans la magie de l'écriture des grands auteurs. Entre les faits et l'interprétation, « Sartre » interpose un schème conceptuel anticipatif (les mains sales, en l'occurrence) qui organise le commentaire de l'actualité.

Dans les deux autres exemples de la série, par contre, Sartre n'est plus seulement convoqué pour un titre thématique. C'est la pièce entière qui fait l'objet, dans le corps de l'article, d'une relecture (du passé marxiste) et d'une réécriture (de l'actualité politique). On pourrait parler d'une adaptation qui fait passer le texte théâtral sartrien au texte journalistique, de la scène fictive à la scène politique. Les poéticiens, et notamment Genette, disent que passer d'un hypotexte dramatique à un hypertexte narratif, c'est opérer une « transmodalisation ». Ce n'est pas ce phénomène formel qui nous retiendra ici, mais plutôt les effets de déplacement et de transformation de sens que cette adaptation ne manque pas d'induire.

L'examen de nos deux versions congolaises est à cet égard instructif. L'article de *La Fourchette* retient la question de la motivation de l'assassinat de Hoederer par Hugo ; il y revient en des termes qu'il vaut la peine de citer : « Hugo et Hoederer ne sont pas de la même obéissance politique. L'un est un enfant qui veut devenir adulte auprès de l'autre. L'autre est un adulte mais qui convoite la femme de Hugo. Coup de théâtre ! Hoederer embrasse Jessica, la femme de Hugo. Hugo qui les surprend en flagrant délit tire sur le rival qui s'écroule. Crime politique ou passionnel ? s'interroge-t-on. » Ainsi posée, la question semble de pure forme rhétorique. Le résumé qui précède y a répondu par avance : c'est un crime passionnel, un drame de la jalousie. Le politique est rabattu sur la pulsion sexuelle, Marx ramené au vaudeville bourgeois. Si les deux intrigues, politique et passion-

nelle, publique et privée, se rejoignent en ce coup de feu ambigu, l'ambiguïté est levée au profit de la rivalité amoureuse. Cependant le terme de rival n'épuise pas toute la thématique amoureuse, car il renvoie aussi à la question du conflit des générations.

Il faut donc rouvrir le dossier et interroger à nouveau ce mot de rival qui constitue le point d'intersection du politique et du passionnel, un branchement qui se fait sous la pression d'un champ de rapports de force. Ce champ qui renvoie dos-à-dos les péripéties politiques et passionnelles est celui du social. En effet, la rivalité de Hugo et de Hoederer est définie ici en termes de différence de génération entre l'*enfant* et l'*adulte*, soit, sociologiquement parlant, de cadet et d'aîné. Précisons qu'il est courant au Congo, de la part des professeurs se situant d'emblée en position de parents, de désigner les élèves et même les étudiants par le terme « enfants », une appellation symptomatique de la tension qui risque de traverser ces jeunes supposés « intellectuels » (c'est-à-dire qui savent lire et écrire en français), mais à qui, en tant qu'enfants (c'est-à-dire qui ne parlent pas), est dénié le droit à la parole dans la cité. On comprend aussi le scandale, pour les adultes, de voir ces « enfants » devenus soldats (Ninja, Zoulou ou Cobra), une fois armés pour les besoins de la cause des chefs, tourner le fusil contre leurs aînés...

La division du champ social passe entre aînés et cadets ou, pour le dire dans les termes du cru, entre « grands » et « petits » — une division qui correspond à une sorte de division du travail : aux premiers le travail sérieux de la politique, aux seconds le jeu de l'amour, le *travail* (entendez torture) de la passion. Mais cette division sociale et culturelle ne tient pas face à des individus conscients d'être des intellectuels : elle dégénère en tension, en conflit et en crime parce que les uns et les autres ont tendance à s'occuper de ce qui ne devrait pas les regarder. On sait déjà que s'occuper de politique pour un intellectuel, selon la bonne définition de Sartre, c'est se mêler de ce qui ne le regarde pas. Mais en plus, ici, Hoederer « s'occupe » de la femme de son *petit*, et Hugo se préoccupe de la stratégie politique du chef, son *grand*. S'il est vrai que l'aîné « convoite » le bien physique du cadet pour en faire sa *maîtresse* (ou « deuxième bureau »), il faut dire aussi que le cadet désire la *maîtrise* intellectuelle du jeu politique que l'aîné, grâce à son ascendant, possède et dont le lieu symbolique est précisément le bureau. Rien n'aurait eu lieu si chacun

était resté à sa place : l'aîné célibataire dans *son* bureau avec *sa* politique, le cadet marié dans *sa* chambre avec *sa* femme.

Recadrée dans ce schéma aîné/cadet, on voit que la propreté des mains est d'abord une affaire de propriété. Pour l'adulte, se salir les mains, c'est les porter sur la femme de son enfant (Hoederer appelle Hugo d'un très paternaliste « mon petit gars »), et pour l'enfant, c'est, bien évidemment, tuer son père social et politique. Après ce long détour, nous revenons aux crimes du mythe originel : l'inceste et le parricide. Des crimes qui placent le politique dans le double champ du social et du religieux.

La propreté, en effet, rime aussi bien avec pureté. La saleté des mains n'est plus alors seulement physique ou même symbolique — celle du corps humain ou social, mais elle se charge de connotations métaphysiques et religieuses : la métaphore connecte dans l'imaginaire le corps avec l'esprit de l'intellectuel, voire avec l'âme d'une communauté (cette « âme noire » inventée par Delafosse et reprise par Senghor?). D'où cette autre réécriture des « mains sales » que propose l'article du *Vagabond* qui a pour surtitre « A propos des "mains sales" congolaises » et pour titre « Le pays d'où l'on ne revient pas... » Ce pays que l'on n'ose pas nommer d'emblée, c'est l'enfer, bien sûr : « Politique égale enfer » est un des intertitres de l'article. D'abord l'enfer sartrien revu et corrigé pour figurer le huis clos politique puisque l'éditorial du même journal cite la fameuse formule « *l'enfer, c'est les autres* »; mais c'est aussi bien l'enfer chrétien. En effet, dans la caricature qui illustre l'article et qui représente une série d'hommes politiques aux mains sales, on lit dans les trois premières bulles qui leur sont attribuées : « Comment faire pour aller au paradis ?; me repentir ?; avec les 12 apôtres j'irai au paradis. » Il faut dire qu'ils semblent bien mal partis pour y arriver puisque la caricature nous les montre tous trempant leurs mains dans une matière nommée, en toutes lettres, « *merde politique* ».

Le gros mot est de Sartre lui-même, le journal peut donc se le permettre : il est *couvert*, car il a pris au préalable la précaution de mettre en exergue, en guise de *chapeau* justement — pour reprendre le terme précis en usage dans la profession — le passage des *Mains sales* souvent retenu pour donner un avant goût de la pièce : « Comme tu tiens à ta pureté, mon petit gars ! Comme tu as peur de te salir les mains. Eh bien, reste pur ! A quoi cela

servira-t-il et pourquoi viens-tu parmi nous ? La pureté, c'est une idée de fakir ou de moine. Moi, j'ai les mains sales. Jusqu'aux coudes. Je les ai plongées dans la merde et dans le sang. »

Avant de revenir sur le sens impliqué par le choix de cette citation, remarquons qu'elle n'est pas complète. Sans le signaler, le journal a coupé les deux phrases où Hoederer règle son compte avec l'idéalisme des intellectuels, en disant, juste après « la pureté, c'est une idée de fakir ou de moine » : « Vous autres, les intellectuels, les anarchistes bourgeois, vous en tirez prétexte pour ne rien faire. Ne rien faire, rester immobile, serrer les coudes contre le corps, porter des gants. » De cette coupure, deux interprétations peuvent être avancées, nullement exclusives l'une de l'autre d'ailleurs. Le journaliste, en tant qu'*intellectuel* (au sens congolais du terme), s'est senti visé par la critique et l'a donc passée sous silence. Ou alors, il l'a jugée inappropriée au contexte congolais, caractérisé au contraire par une participation massive des intellectuels à la vie politique, et notamment à la Conférence nationale.

De plus, ainsi expurgée, la citation a l'air de ramener le débat au face-à-face du « petit gars » lâche et inexpérimenté, encore « puceau de l'horreur », comme dit Céline, et du vieux couvert de cicatrices et, du même coup, de « merde ». En excluant ainsi Hugo de la catégorie des intellectuels, l'article attribue à tout le monde des mains sales. Même le pur Hugo va succomber à ce qui apparaît comme une véritable fatalité, comme l'affirme le journaliste : « Entré dans la politique pour ses idées, il n'en est pas sorti, sinon les mains sales pour son meurtre, puis est entré au pays d'où l'on ne revient pas. » Le coup de feu de Hugo est un coup de maître : il marque son entrée irréversible dans l'enfer politique. Tout se passe comme si cette entrée fonctionnait comme une initiation. Au mal et au « sale » certes, mais une initiation tout de même : Hugo appartient désormais à une sorte de secte.

Cette lecture religieuse se trouve confirmée par le lexique employé pour désigner les personnages sartriens. Ils reçoivent des épithètes de nature religieuse : Hoederer devient « le charismatique », Hugo « le manichéen ». Cette allusion au manichéisme qui est à l'origine, rappelons-le, le nom d'une hérésie est assez troublante, car le journaliste, dans le même temps où il prend parti pour la thèse de Hoederer, le fait dans une formulation

très manichéenne : « Ou l'homme fait la politique et se soumet à ses contraintes, ou il ne fait pas de politique. Ou l'on en sort les mains sales ou quelque peu tachées, ou encore on y demeure jusqu'à la mort. » Hoederer gagne sans doute sur le fond, mais c'est Hugo qui l'emporte sur la forme, c'est-à-dire, finalement, sur le fond du problème. Si l'on admet que c'est un faux problème, un problème pour la forme, le débat est un rite de passage pour intellectuels. Au fond, Hugo et Hoederer sont tous deux des puritains obsédés par le fait d'avoir ou non les mains sales. Pragmatique ou idéaliste, cynique ou progressiste, ce sont des moralistes qui se posent le même problème.

En fait, il n'y a pas ou plus de problème puisqu'il a été traité et résolu dans la Bible : « L'histoire biblique des saints hommes est entachée de sang », et notre article d'énumérer les crimes du temps de Moïse, de Jésus, d'Abraham, etc. Et comme les modernes, tels Hoederer et Hugo, ne sont que — ou plutôt ne sont pas — des « petits saints », on ne saurait exiger d'eux qu'ils aient les mains plus propres que les véritables saints. Le problème des mains sales relève d'une casuistique d'essence plus religieuse que politique.

On le voit bien quand l'article s'efforce de l'appliquer au cas d'espèce congolais, et notamment à la question des « alliances contre nature ». Alors le journaliste exhorte aussi bien les signataires de ces alliances que les militants à « cogiter » sur les conséquences de leur attitude respective. Il termine par une belle leçon de tolérance dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle eût laissé Sartre perplexe : « Seulement, au regard des *Mains sales*, l'on devrait tolérer toutes les sensibilités politiques quelles qu'elles soient, à moins de quitter la politique... »

Ce qui se comprend à la condition d'assumer le présupposé que tous les politiques ont les mains sales, et même celui que tout politique a les mains sales. Car de la première à la seconde proposition il y a un saut implicite du descriptif au prescriptif : de « c'est comme ça » on passe au « ça doit être comme ça » ou « ça ne peut être que comme ça ». Ainsi la politique devient « pourritique », et la classe politique, sur l'autre rive, « crasse politique ». « Les mains sales » ont pris forme de loi — une loi dont la connotation normative est à présent affichée dans ce « on devrait... » qui ressemble fort à ce qu'on appelle justement un vœu pieux.

DES MAINS SALES À LA « MAIN NOIRE »

A vrai dire, cette loi des mains sales peut s'entendre encore d'une autre manière que par le social qui oppose aînés et cadets et par la malédiction religieuse — d'une troisième manière qui subsumerait, peut-être, ces deux types d'explications et qui expliquerait en dernier ressort que la pièce de Sartre parle tant au Congo. Risquons cette hypothèse : est-ce que, cachée derrière toutes ces mains qui se montrent si sales, il n'y aurait pas lieu d'apercevoir « la main noire » de la sorcellerie, inlassablement à l'œuvre ? Car là encore les pièces à conviction ne manquent pas. On passera sur les deux catastrophes de Mvougouti et de Saint-Pierre Claver⁴ pour lesquelles la presse a parfois mis « la main noire » à contribution : c'est l'effet « série noire ».

On trouve par ailleurs nombre d'articles, disons, théoriques, qui, mettant à profit la métaphore du monde politique comme forêt régie par la loi de la jungle, voient la politique comme une activité sorcière ou, à tout le moins, occulte. Ainsi, dans ce même numéro du *Vagabond* et sous le titre « Le Congo, un grand "manguier" », il est dit que ce pays est « une cathédrale occulto-sorcière avouée », ou encore que « le vampirisme politique y accouche d'un véritable foyer occulte ».

De façon plus évidente, le lien entre les mains sales et la main noire est assuré par un article de *Maduku* (n° 3, avril 1991) intitulé « Du culte Dracula à la messe blanche ». Cette messe, c'est bien sûr la Conférence nationale dont « la lumière jaillit sur le culte noir des Dracula de l'économie et de la politique congolaises ». Ceux-ci sont encore appelés « les noctambuleux à la solde de l'ange de la perte » ; ils cherchent à « nier leur culpabilité sur la sorcellerie politique, économique et socioculturelle ». Mais, grâce à Dieu et à la Conférence, ces vampires « battent à présent de l'aile, honteux et confus, avec un miaulement courageux de chat noir étouffé ». L'espoir est encore permis : « Quelqu'un a dit que tout le monde n'a pas les mains sales dans cette salle. »

4. Elles endeuillèrent le Congo de plusieurs centaines de morts. La première eut lieu sur la voie ferrée du Congo Océan, la seconde à la sortie d'une église à Bacongo où la bousculade dégénéra mystérieusement en panique.

Cinq ans plus tard, un autre journal (*Le Choc*, n° 24, mars 96) en revient à une lecture pessimiste des mains sales en disant d'une part que les politiciens sont « ceux qui pratiquent le métier le plus honteux du monde », en prédisant d'autre part que le centre « sera l'unique refuge pour se sentir les mains propres et surtout pour ne pas assumer les lourds péchés de ces cinq premières années de démocratie de cet Etat honteux ».

JEAN-PAUL SARTRE SELON SONY LABOU TANSI

La formule éponyme du roman de Sony Labou Tansi revient comme un leitmotiv pour remobiliser le thème sartrien. Après tout, son premier roman publié, *La Vie et demie*, n'est-il pas le vrai roman des mains sales à la congolaise? A ces détails près que le Guide, comme un boucher, n'a pas conscience de salir son couteau et que Chaïdana est contrainte de se salir non pas les mains mais le sexe. Mais à part ça, tout y est jusqu'à cette vision de la politique comme un enfer qui « vous bouffe vivants ».

Sony Labou Tansi — lui que pourtant « les auteurs font bâiller » — était un lecteur de Sartre. En particulier il a lu *Le Diable et le bon Dieu*, une pièce de théâtre qui, notons-le au passage, peut être considérée comme la version religieuse des *Mains sales* puisque Goetz réunit dans sa tentative manichéenne les deux héros, Hugo et Hoederer; c'est dire, en termes profanes, qu'il essaie tantôt les mains sales (le diable) tantôt les mains propres (le bon Dieu). Au-delà de cette structure en diptyque, Sony Labou Tansi s'intéresse à la figure plus complexe du prophète, coincé dans l'entre-deux. D'abord, c'est lui « que le doigt de Dieu coince contre un mur », mais ensuite, ou en même temps, cette élection divine lui permet de se retourner vers Lui en disant « Seigneur, vous êtes coincé ». Ainsi par le biais allusif de ce verbe « coincer » qui dit si bien l'impasse politique congolaise, surgit la posture de l'écrivain démiurge : « Je vais travailler dur pour que je puisse influencer par le verbe une, deux, trois, quatre ou cinq générations. Je ne blague pas, j'ai envie de coincer la terre entre deux mots, pendant longtemps. »

En dehors de cette possible allusion, on peut trouver chez Sony Labou Tansi une trace avérée de sa lecture de Sartre, précisément du *Diable et le bon Dieu*. Trace remarquable aussi en ce

qu'il s'agit, en sa forme, d'une citation d'auteur insérée dans la fiction de *L'Etat honteux* et que cette pratique d'exhiber ainsi la seconde main est rarissime, pour ne pas dire unique, chez cet écrivain iconoclaste qui fait fi de l'autorité des auteurs. Mais justement, pour lui, référence ne rime pas avec révérence, tout au contraire : « Mais cette fois ma hernie respecte, je vais étrangler mon amour pour cette fille qui qui qui, je vais encercler ma passion, m'arrêter au seul respect de ses formes, qu'elles vivent, ah qu'elles vivent parce que ma hernie a honte de troubler une beauté si céleste, pas d'intervention Carvanso, je vais bouffer mon cœur, éteindre mon sang dans ses formes, cette fille ah cette fille, qu'elle me mette au monde, qu'elle me traduise en honte éternelle, Lopez de maman qui cite Jean-Paul Sartre à l'envers : "Je ne prendrai pas cette ville", je ne prendrai pas ce corps-pays, qu'elle me mette au monde une fois plus sûre que celle où maman nationale a fait crier son vagin, parce que je suis venu au monde avec deux kilos de viande entre les jambes, et il la roule. » On voit combien cette citation, une fois sortie de son contexte original dramatique, se branche de façon incongrue et parodique sur un tout autre discours, un discours fleuve dans lequel elle est comme noyée. Il ne s'agit pas simplement d'un jeu de mots ville/fille, ni même d'une inversion carnavalesque où le ton sérieux de Goetz se réfléchirait dans la bouffonnerie du grotesque Lopez de maman.

Au-delà de ces deux personnages qui rivalisent dans leur volonté de rompre avec un passé consistant à faire le mal (et le mâle), il y a, me semble-t-il, la volonté d'un jeune écrivain issu de « la littérature mineure » (au sens de Deleuze et Guattari) de se mesurer et, peut-être, d'en découdre avec le grand aîné installé au centre de l'institution littéraire. Mais dans le même temps où il lance le défi, Sony Labou Tansi fait en sorte que l'affrontement n'ait pas lieu, pour la bonne raison qu'il ne saurait se trouver de lieu ou de terrain commun où se rencontrer, comme il le soutient dans une lettre contemporaine de l'écriture de *L'Etat honteux* : « Mais je crois que seules les gueules savonneuses ont le droit de penser. Je ne fais pas de la littérature moi. Je n'en aurai pas eu le temps. Je suis malheureusement un désastre : la "bombe à hydrogène qui parle". Et ce n'est pas bien d'être une bombe qui parle. » Parole de lecteur de cette *Apocalypse* que Sony Labou Tansi affirmait relire au moins tous les ans. Paradoxe de la récep-

tion : la pièce de Sartre lui aurait ainsi permis de rencontrer le seul modèle de texte à sa (dé)mesure, avec lequel il se sentait en mesure de rivaliser. « Le rapport à la Bible est inévitable. Il a un rapprochement entre ce monothéisme juif et le rapport mal/bien. »

L'écrivain congolais, donc, lit *Le Diable et le bon Dieu* si attentivement qu'il lui arrive d'annoter son exemplaire et de souligner certains passages. Parmi ces passages qui l'ont marqué, qu'il a remarqués, il y a cette dernière profession de foi nihiliste que Goetz profère à la fin de la pièce comme le bilan de sa double expérience : « Je veux le dénuement, la honte et la solitude du mépris, car l'homme est fait pour détruire l'homme en lui-même et pour s'ouvrir comme une femelle au grand corps noir de la nuit. »

Passage en effet remarquable et qui pourrait suffire à résumer ce mélange de nihilisme et de moralisme, d'attraction et de répulsion qui continue de tant fasciner le lectorat congolais. Sony Labou Tansi pointe aussi, au travers des harmoniques mystiques, la sombre attirance que Sartre a pu avoir pour « le théâtre de la cruauté » en deçà duquel d'ailleurs il s'est tenu dans *Les Mains sales*, prudemment et classiquement.

C'est d'ailleurs ce que le jeune écrivain congolais lui reproche. Car s'il remarque Sartre, il s'en démarque aussi très vite par le même mouvement d'attraction-répulsion. Comme de Senghor auquel Sartre est définitivement lié par la fameuse préface, « Orphée Noir ». Mais lui, Sony, « ça (l)'agace un peu » de faire « la gueule philosophique » ; il refuse de jouer, dans la cour de ces grands classiques de l'engagement, le rôle trop convenu du « poète enragé ». Il préfère la vraie rage d'un Rimbaud ou d'un Artaud avec ses mots « pèse-nerfs ». Bref, il se sent mal à l'aise, comme *emprunté*, dans le prêt-à-porter de la collection anthologique Orphée noir : cette griffe l'irrite, et la défroque lui paraît bien convenue et surtout trop étroite. Ainsi, à cette amie française qui aurait sans doute voulu la lui voir endosser, il demande si pendant son séjour au Congo « elle a pu (à part ses petits coups de Sartre et de Camus) tirer un seul bon coup d'oxygène ». Enfin, au seuil de *La Vie et demie*, il avertit sans ambages : « A ceux qui cherchent un auteur engagé, je propose un homme engageant. » La rupture semble donc consommée. Voire...

Car en finit-on jamais avec cette obsession des mains sales ? Et si l'expression sartrienne a pu faire florès au Congo, c'est sans doute que vue ou plutôt entendue depuis l'Afrique, la formule n'est en elle-même pas très *propre* : le mot *sale*, coïncé dans le même paradigme que *noir*, y entretient un soupçon de racisme dont l'usage de la langue peine à se dégager. Aussi bien, la presse française parle couramment de s'engager fermement dans « la lutte contre le blanchiment d'argent sale ». Sans apercevoir le piège de la métaphore, véhicule qui transporte et installe la confusion propreté/blancheur et ses antonymes respectifs saleté/noirceur. Cependant ce malentendu, Sony Labou Tansi avait fait plus que l'apercevoir ; il en avait même fait un malentendu productif. C'est ainsi qu'il y revient obstinément, une dizaine d'années après avoir écrit *La Vie et demie*, avec une nouvelle variation sur le thème : « Aucune grande puissance n'a les mains propres en Afrique. *Quand ils auront les mains blanches* est le titre d'un de mes prochains romans où j'essaie de raconter la résurrection d'Hitler. J'imagine qu'on l'a retrouvé dans un pays africain — je crois que ce sera le Zaïre — et les puissances se le disputent, chacune voulant le condamner, quand elles-mêmes n'ont pas les mains propres en Afrique. »

Certes l'usage a force de loi, mais que dire lorsque, dans *Le Monde*, un journal normalement au-dessus de tout soupçon, on pêche une perle de la même encre douteuse ? « Pendant ce temps, les travaux de dépollution continuent. A La Baule les plages sont propres. Mais, autour, les rochers sont noirs » (7 avril 2000). Avec cette prétendue dépollution, le malentendu continue, lui aussi, comme pollution invisible. De La Baule à Pointe-Noire où justement Elf extrait le pétrole du Congo... Au fait, pourquoi parle-t-on d'or noir et non d'or sale ?

« UNE SALE HISTOIRE DE PÉTROLE »

Les Mains sales est donc devenu un « classique », une œuvre qui pose le problème classique de l'intellectuel : à quoi peut-il donc bien servir ? Car pour le gros œuvre, qui en politique est le seul œuvre, comme dit Roland Barthes : « Les intellectuels ne servent à rien. » Et comme les intellectuels se définissent par leur

relation privilégiée au politique (la politique, ils n'en font surtout pas), ils sont radicalement et parfaitement inutiles.

Deux ans avant *Les Mains sales*, Sartre en avait fait la démonstration dans un livre de forme moins classique et qui portait alors le même titre. Et comme deux *Les Mains sales*, c'est sans doute trop pour un seul auteur, celui-ci a pris le titre pour la pièce de théâtre et a choisi un nouveau titre pour le premier livre, *L'Engrenage*. On a sans doute changé de registre métaphorique : cependant, et bien que l'éditeur prétende que « le sujet du présent ouvrage n'a rien de commun avec celui de la pièce », la thématique d'origine est la même ; on peut même dire que le couple symbolique mains sales/mains propres est encore plus obsédant dans *L'Engrenage* que dans *Les Mains sales*.

Entre autres exemples, citons ce dialogue final entre deux amis autrefois aussi unis que les doigts d'une main, mais à présent aussi séparés que peuvent l'être une main gauche et une main droite, une main sale et une main propre (Jean, à qui la Révolution a donné le pouvoir et qui le tient d'une main ferme, a fini par envoyer Lucien en déportation et bientôt à la mort parce que dans les articles qu'il écrivait il critiquait la politique du pouvoir) :

« Jean prend la main de Lucien dans la sienne :

— Tu me hais ?

— Non, je te plains. Moi j'aurai gardé jusqu'au bout les mains propres. Je ne regrette rien.

Il retire sa main de celle de Jean et le regarde sévèrement :

— Tu as les mains pleines de sang.

— Je sais, dit Jean. Tu crois que je n'aurais pas aimé, moi aussi, rester pur ? Mais si j'avais été comme toi, le Régent serait encore en place. La pureté c'est un luxe. Tu as pu te le permettre, parce que j'étais auprès de toi et que je me salissais les mains. »

Mais à la fin de la scène, comme dans un mélodrame, les mains des deux amis se retrouvent dans une morale du possible :

« Lucien lève une main et prend celle de Jean dans la sienne.

— Jean, je crois que je te comprends.

Jean relève la tête, Lucien lui demande avec une espèce d'inquiétude :

- Est-ce que c'était mal de vouloir rester pur ?
 — Je... je ne pense pas. Je pense qu'il faut des hommes comme toi et des hommes comme moi. Lucien, nous avons fait ce que nous avons pu, nous avons été jusqu'au bout l'un et l'autre. [...]
 Lucien serre la main de Jean avec force :
 — Tu as fait ce que tu as pu. »

Evidemment, ce n'est peut-être pas du meilleur Sartre ; et cela peut se comprendre de deux manières. Historiquement d'abord, on croit sentir qu'il plaide ici pour sa propre cause, pour son non-engagement physique dans la Résistance. Sur le plan formel ensuite, il se peut que l'écriture cinématographique l'ait contraint à cette symbolique lourde et surtout à ce *happy end* si hollywoodien. Car *L'Engrenage* n'est ni du théâtre ni du roman mais bel et bien un scénario de film. Son relatif échec littéraire prouve au moins une chose : l'écrivain lui-même n'a pas les mains pures. Lui aussi, il est pris dans un engrenage, en l'occurrence celui des formes préfabriquées par l'industrie du spectacle. Et pourtant il était parti avec les meilleures intentions possible du monde littéraire, comme il s'en explique en 1968 : « Ce qui m'amusait, au départ, c'était de transposer à l'écran une technique que les romanciers anglo-saxons utilisaient couramment avant la guerre : la pluralité des points de vue. » A l'arrivée, ce n'est tout de même pas un roman de Faulkner ; on a l'impression que Sartre, après s'être sali les mains, à démonter les rouages de cette technique ciné-romanesque, échoue à rendre une copie propre, une œuvre purement littéraire, nettoyée des taches (des tâches ?) de la critique. « Une œuvre où il y a des théories est comme un objet sur lequel on a laissé la marque du prix », disait Proust.

Et il disait aussi : « Le style n'est pas une question de technique mais de vision. » C'est sans doute là, par la vision, que Sartre se rattrape, qu'il y a lieu de lire *L'Engrenage* aujourd'hui et surtout au Congo.

Dans ce livre, en effet, sa vision politique paraît s'ajuster si précisément aux réalités du Congo qu'elle peut être dite, sans forcer le mot, prophétique. Voici comment Sartre résume son scénario : « J'ai pensé à... un tout petit pays riche en pétrole, par exemple, qui vivrait totalement dans la dépendance de l'étranger. Et j'ai imaginé le cas d'un homme qui arriverait au pouvoir

avec des intentions révolutionnaires... En choisissant un personnage parfaitement honnête et sincère, qui croit vraiment au socialisme, j'ai voulu montrer que ce n'est pas là une question d'homme ou de caractère : c'est le pouvoir lui-même qui est corrompu, dans un pays où l'étranger règne par personne interposée, et ceux qui le détiennent se font, comme Jean, criminels malgré eux. » Telle est la leçon du sage Sartre.

Il est intéressant de lire immédiatement après, en parallèle et comme en surimpression, la présentation par Sony Labou Tansi de son livre le plus fou et aussi sans doute le plus méconnu : « *L'Etat honteux*, je l'ai écrit pour m'amuser. J'aurais pu le faire en lingala, si j'en avais été capable. Il m'avait été inspiré par des discours de Mobutu. C'est un homme qui a une certaine magie des mots et j'ai imaginé un personnage, ayant comme lui les pleins pouvoirs, habité de très nobles intentions, navigant entre le rêve et la réalité. J'ai donc construit mon histoire qui n'est pas seulement l'histoire d'un dictateur mais celle d'un homme face aux tentations du pouvoir, entre la facilité et l'exigence. La préoccupation centrale reste cependant la gestion des hommes dans la cité. » Pour l'écrivain congolais aussi, il y a un engrenage qui dévoie les meilleures intentions, qui met en crise les étiquettes manichéennes du militantisme. Or cet engrenage, qu'il appelait « le système », il l'avait même identifié au pétrole : « Le système, tu comprends ? Le système qui tue. Que ce soit l'Occident de Lénine ou celui de Uncle Sam, c'est encore l'Occident. Et si la France pouvait manquer de pétrole pendant dix ans, il y aurait sans doute un bon Arabe sur cinq. Je ne sais pas si tu vois ce que je veux dire. Evidemment au point où en sont les choses maintenant, on ne peut plus [*sic*] aux gens de manquer d'intestin grêle. Aujourd'hui c'est encore le pétrole ; demain l'oxygène. Ça on ira pas chercher loin. Sûrement je divague. Mais toutes ces choses, si elles arrivent à un moment où le monde n'aura plus aucune autre valeur morale que la violence et l'argent, elles seront horribles. » Et quelque temps après cette vision apocalyptique, il écrit dans une autre lettre datée de janvier 1974, une version utopique de la crise pétrolière : « J'écris parce que nous on est quand même pas de la viande de civette. Je pense beaucoup à ce que tu m'as dit sur le pétrole. Ça me fait mal que mon seul espoir commence à respirer la viande. Je suis contre la marche en crabe. Tu comprends. La marche intellectuelle. La marche

rationnée. Avec le pétrole, avec la chute du système, la terre n'appartiendrait plus à personne. Pas aux Arabes, pas aux Français, pas aux pauvres, pas aux riches. Une de ces seules fois où la Terre va peut-être appartenir à l'humanité. Et ça pouvait devenir merveilleux. J'ai placé un gros capital d'espoir dans la crise d'énergie. [...] Quand je vois la taille que nous avons et qu'on donne au pétrole, à l'aluminium, *oui...* ça m'agace. » Finalement, cela l'agace tant qu'il se met bientôt à en faire une fiction qu'il intitule *Pétrole Quinze* : « En fait ce n'est pas tout à fait cela seulement qui m'oblige d'écrire. Je suis en train d'écrire une sale Histoire de pétrole. »

Ce qui salit les mains, ce n'est donc pas tant le sang que l'or noir. Ou plutôt, si le sang, immédiatement visible, est bien ce qui doit être lavé en priorité et en public, car il fait des taches qui choquent d'emblée et intéressent directement les lecteurs de roman policier, le pétrole, par contre, est la substance qui irrigue obscurément les réseaux du crime et de la corruption du pouvoir. Il est le carburant invisible qui fait tourner les rouages économiques de l'engrenage politique. Pour passer justement à une métaphore plus économique, on dira que le pétrole est l'*input* alors que le sang n'est que l'*output* de la machinerie du pouvoir.

On peut évidemment discuter sur cette conception de la chose politico-économique, mais on ne saurait lui dénier son caractère... visionnaire, ni effacer en Sartre la figure d'intellectuel prophète. Car comme le rappelle Derrida dans le numéro du cinquantenaire des *Temps Modernes*, à quoi ressembleraient des intellectuels peu ou pas prophétiques ? et quel ennui !

COMBAT DE MOUCHES ET DE SAUTERELLES

Sartre a vu les mains politiques plonger jusqu'aux coudes dans « la merde » de l'affairisme, il a prévu « les affaires » dont nos journaux étalent le feuilleton quotidien. *L'Engrenage* est une fiction qui préfigure nos opérations « mains propres ». D'ailleurs, l'action principale se déroule devant le tribunal chargé de juger et de punir les crimes de Jean, le révolutionnaire déchu. Aussitôt après, le nouveau détenteur du pouvoir reçoit la visite des pétroliers... L'engrenage se remet en marche, salissant puis broyant les mains qui ont quelque pouvoir de s'en approcher. Les

intellectuels qui veulent continuer à voir et à savoir se tiennent à distance. Non qu'ils ne détournent, seulement ils tournent autour.

De là, sans doute, cette comparaison récurrente et récidivante des intellectuels avec des mouches, dont tout le monde sent bien qu'elles tournent autour de quelque chose, mais dont tout le monde, à un moment ou à un autre, souhaite se débarrasser, ne serait-ce que pour oublier ce autour de quoi les mouches tournent, et qui généralement pue.

Pour Sartre comme pour Brecht, ce quelque chose de très gênant, c'est la volonté communiste. Ainsi, de ces intellectuels communistes, dont Sartre et Althusser (Althu... sert à rien, disait-on justement) sont sans doute les derniers avatars, on peut dire qu'ils sont les mouches (du coche ?) de l'histoire⁵ des deux siècles qui viennent de s'achever.

Sony Labou Tansi était sans doute (devenu) un intellectuel prophète, à son corps défendant. Et de plus en plus à la fin de sa vie, entraîné qu'il était dans l'engrenage de la vie politique où il s'est trouvé engagé, dans son pays où il avait choisi de rester. Pour ses compatriotes au moins, il faisait figure et d'intellectuel et de prophète. Cependant il jugeait cette ambivalence dangereuse et même comme une alliance contre nature, contre sa nature d'écrivain qu'il ne manquait pas de distinguer du milieu « intellocrate ». Et de se poser en s'opposant à Sartre, la référence obligée : « Mes mots ne sont pas des états d'âme mais plutôt des approches d'état civil. Sartre prenait ses mots pour des épées. Je prends les miens pour des cellules. »

La métaphore organique de ces mots cellules qui prolifèrent

5. Pour la petite histoire (littéraire), il me souvient d'avoir feuilleté un livre d'or dans un café proche du site antique de Mycènes en Grèce et d'être tombé sur ces mots de la main de Sartre : « Que de mouches, que de mouches ! » S'ils — ou elles, car *mot* et *mouche* ont même origine — ne sont pas apocryphes, on imagine mal l'homme Sartre sous les Tropiques... Ce sont ses textes qui ont voyagé jusqu'au Congo et y ont été, pour ainsi dire, tropicalisés. Ses mouches, (trans)mutées en sauterelles par l'effet des mots « cellules », seraient alors devenues un autre fléau, autrement dévastateur. Cependant, peu importe, ici ou là, l'insecte bioterroriste (mouche ou sauterelle) et la culture de référence (chœur antique ou troupeau biblique) : seule nous frappe cette commune mise au goût du jour par où, bizarrement, s'abouchent Jean-Paul Sartre et Sony Labou Tansi.

afin de « mettre le monde au monde », va plus loin que la question du style ; elle porte sur une différence de fond et implique même un différend (au sens où l'entend Lyotard) : l'épée de l'intellectuel pointu peut bien croiser le fer d'autres épées, mais ce combat de militants reste celui de militaires ou de miliciens — des « kaki », donc, qui restent sourds à la vie cellulaire, à l'idiome des victimes. Du point de vue des pauvres qui ne se sentent pas « au même siècle, au même monde », ces mots épées ne sont que grands mots : de la « gromologie » comme on dit là-bas, en bas.

Coincé dans l'entre-deux, Sony Labou Tansi tranche dans le vif du sujet : « Je ris de Sartre qui parla d'existentialisme dans un monde où la moitié des humains n'existent pas. » Et pour faire pièce au gros mot de Sartre, pour rire, il invente le sien, « *le résistencialisme* », et le met dans la bouche de son double fictif enfermé dans « la cellule Lénine »...

Récapitulons : si les mots de Sartre sont des armes blanches qui attaquent de front pour faire mouche, ceux de l'écrivain congolais ont un mode d'existence plus diffus et retors ; ils résistent en essaimant au loin, en sautant plus haut : tels les fléaux bibliques, ils frappent d'abord l'imagination et à revers, là où la raison sartrienne ne les attendait pas. Ce sont des sauterelles qui reviennent... :

« C'est dans le lit de ma petite Garcia Loussia que mon frère Carvanso bras droit de ma hernie lui apporte la copie des tracts que Laure et la Panthère jette depuis les Etats-Unis de maman qui ne peuvent pas comprendre que l'ingérence dans les affaires intérieures de ma hernie est une honte pour l'humanité, mais laisse-moi passer Carvanso, et il se dirige à pied vers l'ambassade des Etats-Unis de leur maman, l'habit taché de mon sang historique sorti le jour où je me suis... le jour où les rebelles m'ont coupé la main, le jour où ils m'ont crevé l'œil, il marche dans la foule sans inquiéter personne, parce qu'en fin de compte j'ai le pas de mon peuple, j'ai sa démarche, il arrive à un passage clouté : mais c'est le président et oui mes frères c'est moi, une foule de curieux se forme derrière lui, parce qu'on a dit qu'il distribue de l'argent quand il a fini de faire ses courses, on traverse le quartier Sixta, la foule de mendiants se fait plus longue plus bruyante, qui chante des louanges à ma hernie, ils traversent le marché de la

Cité des Elus, arrivent au pont Ghallado, prennent la sixième avenue, il s'est formé un véritable raz-de-marée de têtes qui chantent bruyamment, il passe au quartier général pour montrer que j'ai mon peuple dans ma hernie, il arrive devant l'ambassade, ramasse des pierres avec la seule vraie main qui me reste, en lance une de toutes ses forces en signe de "prostate" parce qu'il n'a jamais su dire le mot protestation, il lance une deuxième pierre avec la seule vraie main de maman, quelques instants après, les dix étages de l'ambassade disparaissent dans cette noire nuée de sauterelles humaines qui broute tout ce qu'il leur est possible d'arracher, et quand la nuée de sauterelles humaines s'éloigne en chantant, la maison n'est plus qu'une sorte de nervure, un squelette au pied duquel pleurnichent des fonctionnaires dépouillés de leurs habits, de leurs parures, les femmes ont perdu leurs cheveux au profit des perruques, les voitures ne sont plus que nervures de fer, mais mon peuple ne brûle rien, mon peuple n'aime pas le feu, un mois plus tard, quand Moscou donna des armes aux rebelles de ma honte, c'était au tour des russes de l'ambassade de cacher leur sexe avec leurs mains après le passage des sauterelles, parce qu'on n'a pas le choix mes frères et chers compatriotes, quand les autres pratiquent leur politique du doigt dans l'œil, nous n'avons que notre cœur tropical pour réponse, en fait mes frères et chers compatriotes, nous sommes la réponse à tout, nous avons cette si juteuse manière de marcher sur la vie, et il la roule, ils posent des actes, vous comprenez, ils posent des actes sans deviner moindrement le hennissement de ma hernie, non, on n'est pas orageux, on essaye de tenir dans leur foutaise, foutaise contre foutaise, et pas de quartier, nous ne sommes plus au siècle des quartiers, au boulot mes enfants, au boulot, ils détruisent avec le feu, nous le faisons avec notre cœur, et il dirige son troupeau de sauterelles sur les niais de l'ambassade de Belgique qui ont fait flotter ma hernie, mais je leur prépare cette version amère de ma hernie que je lance à la figure de monsieur Van der Wich, je le donne à mes sauterelles et il doit cacher son sexe avec ses mains devant les journalistes, sa femme aussi et ses enfants, parce que, s'il n'y

a pas sécurité pour les pauvres comment voulez-vous qu'il y en ait pour les riches, nous devons tous être au même siècle, au même monde, nous sommes au siècle de l'homme haché, qu'on y reste tous et il dirige ses sauterelles sur le consulat d'Allemagne parce que les allemands qui ont posé les injures les plus lourdes sur l'humanité n'ont pas encore compris qu'il n'y a pas de salut allemand, mais je vais inventer la voyance au pied de leur consulat, et le soir c'est au tour des fonctionnaires du consulat de cacher leur sexe avec les mains... »

Le différend entre Sartre et Sony n'aura pas de fin. On voudrait tout de même, en guise d'épilogue, rendre justice au parent pauvre en rendant la parole à ses mots cellules. A cette fin, j'ai choisi cet extrait significatif de *L'Etat honteux* dans une version inédite, que son éditeur parisien ne pouvait à l'époque publier en l'état avec toutes ses dimensions inouïes. Dimension « tropicale » de cette parole fleuve (il trouvait la Seine trop étroite, incommensurable avec son fleuve Congo); dimension physique et anti-intellectuelle d'une écriture venue du centre du corps (« mon écriture est une manière de se tenir le ventre avant la tête »); dimension politique et philosophique du devenir animal (ce ne sont plus des mouches qui parlent mais des sauterelles, très performatives, qui agissent); dimension de l'humour hénaurme (il a écrit ce roman pour se moquer de lui-même, et toujours en riant); dimension, *last but not the least*, du prophétisme apocalyptique : une simple lecture apophtétique — par une prophétie à l'envers — aura tôt fait de voir dans cette fiction drolatique le script précurseur d'un engrenage d'événements réels, récents et sanglants, dont le premier est survenu à New York. Et c'est précisément là qu'en 1978, enfermé dans une cellule de l'Oncle Sam en cette ville du monde déjà mondialisé, le « vénéneux » Sony Labou Tansi écrivait cela. Tandis que Sartre, pour la Cause de quelque peuple, devait signer quelque pétition, distribuer quelque tract...

Nicolas MARTIN-GRANEL